

***Un jour, enfin*** (roman)

(extrait)

Jean-Pierre Marzin

*Un jour, enfin a été publié par l'auteur en tirage limité  
à 20 exemplaires numérotés en septembre 2009  
© Tous droits réservés – Reproduction interdite*

[...]

En contrebas, deux mondes s'opposent : celui de la mer et celui du marais. Le C'hellen, terre des korrigans descendus de la lande, est tout esprit. Alors que si l'on traverse la route, la mer nous jette le vent au nez, là, plus une larme d'air, plus de chant d'écume, plus d'oiseaux criards ; le silence horizontal, la quasi-immobilité, quelque chose de la torpeur tropicale.

L'eau est close. Les yeux se frayent un horizon à travers les herbes et les arbres, le pied évite les ornières barboueuses afin de n'y pas laisser la chaussure, oreilles et nez sont figés d'attention, cryptophages de bruissements qu'ils ne sont pas sûrs d'avoir réellement perçus.

Même en hiver, l'air est chaud et doux. On se sentirait presque en sécurité, si ce n'est le sentiment intime que l'on est seulement toléré, qu'il ne faudrait trop tarder. D'ailleurs le marais ne se visite pas entre chien et loup ; comment alors faudrait-il progresser dans ces nuances de gris, comment pourrait-on apprécier les tons contrastés disparus si présents quelque temps auparavant ? Bleu du ciel petit Poucet, argent moiré du miroir à peine caressé par la main gantée d'un souffle fantôme, brun profond d'un talus noyé sous un vert indistinct et le blond dansant de la pampa d'Armor qui offre la vie.

Pourtant c'est à cette heure interdite que je pénétrais, dans mes rêves, du temps où le C'hellen avait sombré dans l'oubli, où nul chemin n'était plus reconnu, où il n'évoquait plus que typhus et tuberculose, boue, fange et pauvreté pour ceux qui y vivaient aux marches, tels les hôtes de la ferme de Kerellec. Double offense pour ceux d'*en bas* : la misère et le marais, méprisés par ceux des hauts de Goas Treiz, le regard tourné noblement vers Losquet ou même les Triagoz, dominant la mer infinie. Du marais comme de la misère, ils ne pouvaient sortir,

cloîtrés qu'ils étaient entre le chemin haut et les vasières incultes. Dans leurs rêves les plus fous, ils n'auraient pu imaginer que bien plus tard, leurs pentis aux tuiles carmin abriteraient de beaux enfants blonds, tout propres, heureux de courir de la plage aux chemins balisés autour de ce qui est devenu un site prisé des touristes, abolissant ainsi par leur sourire la frontière entre les terres hautes et basses.

Le marais que j'ai connu dans mes premières années est celui que tout le monde repoussait, la plaie ouverte de Trébeurden. Il nous était formellement interdit d'en approcher mais le rêve ne connaît pas d'interdit ! Il faut dire que ma mémoire se brouille lorsqu'il s'agit de démêler ce qui relève du fantasme et ce qui fut franchissement bien réel de l'interdit.

Quoi qu'il en soit, j'ai vagabondé dans l'univers onirique du C'hellen. À l'orée de la nuit, je me faufilais sous les haies buissonneuses, au prix de mille égratignures, plus pressantes à mesure que je m'éloignais du chemin. Dans ma tête, bourdonnaient sans cesse les imprécations familiales, porteuses de mille malédictions ;

pourtant j'avancais. Le nez rasant le sol spongieux, s'emplissant au passage des senteurs moites et pénétrantes, je tremblais, incapable d'imaginer ce qui vivait dans l'autre monde mais traversé de visions de chimères et de peurs plus pragmatiques des vipères, crapauds et autres monstres bien réels.

Au bout des angoisses et de l'excitation, il y avait l'eau. Mais jamais la végétation ne faiblissait si bien que forcé d'arrêter la progression, frustré de n'avoir pu découvrir le cœur du marais, je devais m'en retourner, chargé des seules images que mon esprit avait dessinées.

Il faudra que je traverse un autre monde, celui des adultes, pour que je découvre enfin, des décennies plus tard, le marais du C'hellen, débarrassé de ses miasmes mais non de ses rêves.

[...]